# Théâtre Français. *Les Femmes savantes*.

Je crois bien que le duc de Montausier ne se reconnut point dans le portrait du Misanthrope, et ne soupçonna point Molière d’avoir voulu le peindre sous les traits d’Alceste ; mais il me semble que ce seigneur ne dut pas être content des *Femmes savantes*, où l’on disait que Molière avait joué l’hôtel de Rambouillet. Montausier avait une affinité trop intime avec les précieuses : l’hôtel de Rambouillet le touchait de trop près ; il était gendre de l’illustre marquise de Rambouillet, fondatrice de l’ordre des précieuses, présidente des bureaux d’esprit établis dans son hôtel ; le nom seul de cet hôtel offre l’idée de la réunion la plus complète de toutes les prétentions et de tous les travers du faux bel esprit.

L’éloquent évêque de Nîmes parle avec plus de respect de ces bureaux qu’il appelle des *cabinets* : c’était apparemment le nom qu’on leur donnait alors, et j’en suis étonné ; car une sorte de ridicule devait s’être attachée à ce mot *cabinet*, surtout quand il était question d’esprit, depuis que Molière avait fait dire à son misanthrope, en parlant d’un sonnet précieux et maniéré :

Franchement il est bon à mettre au cabinet.

Quoi qu’il en soit, Esprit Fléchier, dans la chaire de l’Évangile, venge l’hôtel de Rambouillet des outrages de la comédie, et se montre adorateur des cabinets du bel esprit, des sonnets qu’on y lisait, souvent pires que celui d’Oronte : « Souvenez-vous, dit-il à ses auditeurs, de ces *cabinets* qu’on regarde encore avec tant de vénération, où l’esprit se purifiait, où la vertu était révérée sous le nom de l’incomparable *Arténice*, où se rendaient tant de personnes de qualité et de mérite, qui composaient une cour choisie, nombreuse sans confusion, modeste sans contrainte, savante sans orgueil, polie sans affectation. »

Fléchier disait cela, le 2 janvier 1692, dans l’église de l’abbaye d’Hyères, où il prononça l’oraison funèbre de la duchesse de Montausier ; et, le 11 mars de la même année, un peu plus de deux mois après l’oraison funèbre, le comédien Molière, sur le théâtre du Palais-Royal, se moquait du même hôtel dont l’évêque prédicateur faisait un si magnifique éloge tous deux avaient raison en leur lieu et place : Fléchier louait dans le temple les vertus qu’on admirait dans ces assemblées ; Molière, sur son théâtre, s’amusait des ridicules qui se mêlaient quelquefois à ces vertus. Le faux bel esprit et le mauvais goût ne sont pas des vices, et peuvent s’allier avec les plus admirables qualités du cœur. Molière faisait son métier en s’égayant aux dépens des ridicules ; et Fléchier ne trahissait punit ses devoirs sacrés lorsque, dans la chaire de vérité, il donnait de justes éloges à des qualités du cœur qui n’étaient point effacées par quelques erreurs de l’esprit.

C’était la fille de cette vertueuse marquise de Rambouillet, de cette incomparable Arténice, que le duc de Montausier avait épousée. Elle était la digne fille de sa mère, et l’on aurait pu s’écrier, en parodiant le vers d’Horace sur Hélène et Léda : « Ô d’une mère spirituelle et savante fille plus spirituelle et plus savante encore ! » La fille s’appelait Julie ; et c’est pour cette célèbre Julie que les beaux esprits du temps composèrent cette fameuse guirlande de madrigaux sur les plus belles fleurs dont ils avaient pris plaisir à lui former un bouquet poétique.

Fléchier, dans son oraison funèbre, a raison d’hésiter et d’interroger ses auditeurs, pour savoir s’il leur dira que Julie « dès son enfance pénétrait les défauts les plus cachés des ouvrages d’esprit, et qu’elle en discernait les traits les plus délicats ; que personne ne savait mieux estimer les choses louables, ni mieux louer ce qu’elle estimait ». Cette Julie eût été un excellent journaliste. Fléchier, après avoir demandé la permission à ses auditeurs de leur dire cela, n’a pas attendu la réponse ; car ses auditeurs auraient pu lui défendre de dire cela d’un enfant.

Si telle était l’épouse de Montausier, qu’on juge si ce duc n’aura pas été choqué qu’on crût voir dans des femmes aussi sottes, aussi ridicules, aussi pédantes que les femmes savantes de Molière, quelque ombre de cette divine Julie, de cette héroïne d’esprit, de politesse et de vertu. Les dames du nom de Rambouillet, qui ont donné à leur hôtel une si grande réputation, étaient en effet des femmes d’un mérite éminent, des modèles de décence, de politesse, de délicatesse et de vertu ; elles ne jugeaient pas les ouvrages d’esprit avec un goût bien sûr ; d’accord : mais qu’importe ? Elles usaient du droit que tout lecteur sur le livre qu’il a payé. Elles admettaient, il est vrai, dans leur société des intrigants et des sots, sous le nom d’auteurs, d’abbés et de beaux esprits ; c’était une imprudence qui leur faisait du tort. Le peuple grossier jugeait de ces dames par les Cotins qu'elles recevaient, et disait, comme le capitaine Copp de *La Jeunesse de Henri V* : *Qui se ressemble s’assemble.* Une fade galanterie, des idées romanesques, une métaphysique du sentiment qui dégénérait en galimatias, dominaient à l’hôtel de Rambouillet. Ce faux esprit avait été apporté d’Espagne et d’Italie dans notre Gaule ; il avait infecté les plus illustres sociétés, et méritait que la comédie en fit justice ; mais, pour que justice fût faite, il fallait un poète tel que Molière, à qui son talent donnait tant de force, et qui joignait à toute la force de son talent la faveur et la protection d’un monarque devant qui tous les grands étaient bien petits.

Les sages du dix-huitième siècle n’ont jamais aimé que les femmes savantes. La cheville ouvrière de leur fortune était la protection des femmes, et il n’y avait que des femmes savantes capables de les protéger. Les scènes de Trissotin et des sottes qui l’admirent se renouvelaient souvent dans la bonne compagnie à cette époque. Ce n’étaient pas de petits vers galants que les savantes du dix-huitième siècle admiraient, c’étaient de nouveaux systèmes de philosophie et de politique bien pires que de mauvais petits vers qui ne font de mal à personne. Une autre différence entre les savantes du dix-septième et du dix-huitième siècle, s’est que celles-ci n’étaient point bégueules, ne témoignaient aucun mépris pour la partie animale,

Dont l’appétit grossier aux bêtes nous ravale ;

en un mot, elles étaient plus fortes en physique et en histoire naturelle.

Thomas, philosophe très estimable par son caractère et ses mœurs, orateur, ou plutôt rhéteur sec, emphatique et dur ; dont l'éloquence, bourrée de science et de pensées, gonflée de vent et de pédantisme, était dénuée de variété, de naturel et de grâces. Thomas enfin, prêchait la sagesse dans la maison d'un ministre célèbre, dont la femme, vertueuse, spirituelle et lettrée, était très enthousiaste du sage prédicateur de sa société. Cette femme savante avait une fille qui n'avait pas toutes les qualités de sa mère, mais qui la surpassait en esprit et en littérature. En ami de la maison, Thomas se crut obligé en conscience de prendre fait et cause contre Molière, pour la mère et la fille. Le zèle de l'amitié, la chaleur de la reconnaissance peuvent égarer le goût ; et j'excuserais volontiers Thomas d'avoir été injuste envers Molière, pour ne pas paraître ingrat envers ses bienfaitrices ; mais Thomas n'avait point de goût à sacrifier à l'amitié et à la reconnaissance ; il ne sentait point le mérite de la comédie de Molière ; c'était de très bonne fois qu'il en trouvait la conception fausse ; il défendit ces deux dames non comme ses amies et ses bienfaitrices, mais comme étant fort au-dessus de toutes les méchantes railleries de Molière sur les femmes savantes.

Il fit même un raisonnement assez spécieux : Molière, selon lui, nous montre un petit ménage bourgeois où il y a peu de domestiques, et qui réclame les soins vigilants de la mère et des filles ; le poète a raison quand il leur reproche d'abandonner leur pot pour se livrer aux sciences et à la littérature ; mais dans les maisons des grands et des riches, lorsque le rang et la fortune de la dame et des demoiselles ne leur permettent pas de s'occuper des détails grossiers du ménage, peuvent-elles mieux employer leur temps qu'à cultiver leur esprit et leur raison, non pour en tirer vanité et en faire parade, mais pour se dérober aux dangers de l'oisiveté, pour apprendre à penser à parler d'une manière digne de leur rang et de leur fortune ? Quand la marquise de Rambouillet, la duchesse de Montausier citaient à leur tribunal la prose et les vers, décidaient du mérite et des réputations, qu'avaient-elles de mieux à faire ? Aurait-on voulu qu'elles se mêlassent de la cuisine et de l'office ?

Voilà l'objection de Thomas. Je réponds à ce sophisme qu'il y a pour les plus grandes dames des occupations plus convenables à leur sexe que l'étude des sciences et de la littérature ; qu'il n'y en a point de si illustres et de si opulentes, pour qui ce ne soit pas un devoir de gouverner sa maison et d'y faire régner l'ordre sans lequel les plus grandes maisons se détruisent. Si l'on blâme avec raison les riches dévotes qui passent la journée à l'église, on ne doit pas moins condamner les grandes dames qui passent la journée à l'étude et qui tiennent académie d'esprit comme on tient académie de jeu. Il ne suffit pas d'avoir pour le service de sa maison un grand nombre de domestiques ; il faut encore avoir l'œil sur leur conduite. Les sœurs de l'empereur Auguste étaient d'aussi bonne maison que la marquise de Rambouillet et la duchesse de Montausier : l'empereur Auguste, au rapport de Suétone, ne porta jamais d'habits qu'ils n'eussent été filés par la main de ses sœurs. Que serait-ce donc si je parlais de la princesse Nausicaa, fille du voluptueux Alcinoüs, roi des Phéaciens, peuple vivant au sein des délices et de la mollesse : cette princesse, fille du roi, dans ce pays de plaisirs et de fêtes, n'allait-elle pas elle-même en personne laver le ligne du palais de son père ? Ce qui valait mieux sans doute que d'étudier la physique et les mathématiques : cela valait mieux pour la santé, pour la raison et pour le bonheur. Le voudrais que les riches, surtout dans leurs terres et dans leurs maisons de campagnes, accoutumassent leurs filles aux soins domestiques qui exercent le corps ; qu'ils leur fissent de ces soins un plaisir plutôt qu'un devoir ; quand elles devraient en être moins savantes musiciennes, elles en seraient à coup sûr femmes plus fortes, meilleures et plus heureuses.

J'observe ensuite que c'est par un trait d'adresse et de prudence que Molière a placé la scène de sa pièce dans une petite maison bourgeoise, dont le maître est un homme simple et sensé, qui fait plus le cas de son pot, de sa soupe, de son rôt, que des découvertes dans les sciences, dont la plupart ne sont que des curiosités inutiles : on en était moins tenté d'appliquer aux dames de l'hôtel de Rambouillet les plaisanteries qu'il se permettait contre les folies de quelques bourgeoises obscures, et contre cette manie du bel esprit ; ce ton, ces airs, cet engouement, ce fanatisme scientifique, sont bien plus comiques dans des personnes d'un ordre commun ; l'effet théâtral en est bien plus piquant. Molière n'aurait pas pu placer son Trissotin si avantageusement dans un hôtel, dans un palais, chez des marquises et des duchesses ; il n'aurait pas eu la même occasion de peindre son avarice sordide et le bassesse de ses sentiments, lorsqu'il refuse la main d'une fille qu'il disait aimer, au moment où il apprend qu'elle est ruinée. Dans quel hôtel, dans quel palais aurait-on proposé, à un misérable auteur, la fille d'une marquise et d'une duchesse ?

Ce n'est pas que j'approuve la licence que Molière a prise de pousser jusque-là la satire : Cotin s'était fait connaître pour un détestable pète, pour un bel esprit ridicule, il ne fallait lui faire aucun quartier sur ce article ; mais quel droit Molière avait-il sur le cœur et les sentiments de Cotin ? On peut être pitoyable rimeur, avoir l'esprit faux, le goût dépravé, et se montrer délicat en amour, et ne pas vouloir épouser une fille malgré elle, quelque risque qu'il n'y ait à courir, uniquement parce que cette fille est riche. Le moindre défaut de Trissotin, dans la pièce de Molière, est d'être un sot, un plat et ridicule auteur ; c'est encore un bas coquin ; son cœur est encore bien au-dessous de son esprit. Tout ce qui a rapport son mariage avec Henriette, est une matière qui *touche à l'honneur*, matière par conséquent interdite au poète comique et satirique ; d'ailleurs, le pauvre Cotin n'avait pas pu donner prise sur lui dans cette sorte d'affaire ; il n'avait jamais été question pour lui d'aucun mariage ; on ne savait pas quelle conduite il pourrait tenir dans une négociation matrimoniale, et c'est de gaieté de cœur que Molière a fait d'un prédicateur du roi, d'un ecclésiastique peut-être bénéficier, un lâche intriguant qui séduit la ère par ses sornettes, pour avoir la fille avec une dot solide, qui ne craint aucun accident pour son front, quoiqu'on l'en menace assez formellement tant qu'il se croit sûr de la dot, et qui envoie promener la mère et la fille quand il croit que la fille n'a plus rien ; encore une fois, cela passe les bornes de la comédie et de la satire littéraire : je le répète, parce que personne avant moi ne l'a dit.

Geoffroy.